

FEUILLETON



Bruno Frappat

Malraux et de Gaulle, coup de destin

**ANDRÉ MALRAUX
CHARLES DE GAULLE,
UNE HISTOIRE,
DEUX LÉGENDES**

d'Alexandre Duval-Stalla
Ed. Gallimard, 404 p., 24,50 €

Deux destins d'un coup. Il faut du toupet pour s'attaquer à la fois à de Gaulle et à Malraux, personnages auxquels d'innombrables ouvrages ont déjà été consacrés et dont le dialogue par-dessus la France est un passage obligé de l'histoire littéraire et de l'histoire tout court. Alexandre Duval-Salla, âgé de trente ans, s'y est risqué et il le fait dans un livre agréable, qui ne fournit aucune révélation mais qui, s'appuyant sur des lectures et une documentation abondantes, nous rappelle, comme le dit Daniel Rondeau dans sa préface, qu'il fut « un temps où notre pays était gouverné par deux écrivains ».

Le mot le plus utilisé, sans doute, dans les textes de Malraux, est celui de « destin ». Il n'est jamais très loin du mot « mort ». Et, s'agissant de De Gaulle, nul ne saurait négliger le fait que dès sa plus tendre enfance, le jeune Charles s'était vu un destin, ce que la suite confirma amplement. Comment les deux vies du raide officier catholique hanté par la France et celle du dandy agnostique de l'entre-deux-guerres, un temps compagnon de route du communisme, ont-elles fini par se rejoindre ? Elles auraient pu ne jamais se croiser et, d'ailleurs, ce n'est que fort tard qu'eut lieu la première rencontre entre l'homme de la Libération et l'auteur de *La Condition humaine*. Malraux, en 1944 encore, estimait que de Gaulle était « un fasciste ». Et de Gaulle, de son côté, voyait en cet écrivain qu'il n'admirait que comme écrivain « un communiste ».

Puis la rencontre – « arrangée », comme on le dit d'un mariage – eut lieu, le 18 juillet 1945. Coup de foudre, dirait-on s'il s'agissait d'un amour. Coup de destin, devrait-on dire. Car les trajectoires des deux hommes, désormais, ne devaient plus s'écarter l'une de l'autre, jusqu'à la mort de De Gaulle un quart de siècle plus tard. Fallait-il donc qu'ils fussent semblables ou dissemblables ? Le livre de Duval-Stalla met sur la piste (plus qu'il ne la creuse, car il est très descriptif) : ces deux géants de notre histoire étaient à la fois opposés et ressemblants.

Ces deux géants de notre histoire
étaient à la fois
opposés et ressemblants.

Ils étaient tous les deux veufs d'un destin : de Gaulle se serait voulu écrivain dans le grand style, sur les traces d'un Chateaubriand et du Péguy qui le marqua tant. Il se fit « chevalier ». Malraux s'essaya à l'action – du trafic d'œuvres d'art arrachées à un temple khmer jusqu'à l'escadrille Espana où il fut mitrailleur contre les troupes franquistes et à la brigade Alsace-Lorraine que le « colonel Berger » dirigea et qui contribua à libérer Strasbourg. Mais, chez lui, l'écrivain finit toujours par dominer le militant, l'engagé, et même le ministre, si grande et prestigieuse ait été son action aux affaires culturelles. De Gaulle, de son côté, s'il fût devenu écrivain, que nous aurait-il laissé comme œuvre ? Des textes amples, sonores, de facture très classique mais dans quel imaginaire aurait-il puisé son inspiration ? Il y avait déjà eu un Péguy, pour honorer la France. Et un Hugo, auparavant, pour transformer en épopée la coulée des siècles.

Au fond, si l'on schématise la rencontre de ces

deux êtres tellement différents – y compris sur le plan de la vie personnelle, sentimentale, familiale – il reste un lien non de filiation mais de fascination de l'un pour l'autre, et réciproquement. Malraux, en de Gaulle, voyait l'homme d'action au sommet de ses capacités, c'est-à-dire ce refus d'un destin tracé d'avance. Et de Gaulle voyait en Malraux les forces de l'esprit, les formidables et millénaires efforts de l'art pour, lui aussi, faire pièce à la mort, à la lâcheté de vivre sans combattre.

L'homme de l'art (et de l'invention), d'un côté, l'homme de la bataille (et de l'action) de l'autre, de cette rencontre que rien d'autre n'aurait pu provoquer naîtrait une amitié d'intelligence, une complicité héroïque à laquelle aucun autre « gaulliste » n'accéderait jamais. Ils respiraient en altitude, ces deux-là, loin des « contingences », des affaires du moment et même quand Malraux s'engagea – à la fin des années quarante – dans le militantisme politique du RPF, on sentit bien qu'il s'écarterait un peu de l'héroïsme et de l'histoire pour entrer dans la banale actualité. Il en revint vite.

Une même vision de la vie mais pas de la mort. Pour de Gaulle, chrétien, elle n'était que passage. Pour Malraux, agnostique, elle n'était que le « grand sommeil », le point final des destins. Là encore, point commun entre ces deux esprits : aucun ne considérait le sujet comme secondaire mais aucun ne la redoutait. Ils n'avaient pas froid aux yeux. Si Malraux fut incroyablement hanté par la mort, ce fut aussi en raison des ravages qu'il dut subir : suicide de son père, mort de sa deuxième femme, mort de ses deux frères, mort accidentelle de ses deux fils, le même jour, en 1961. Les hommages funèbres qu'il eut pour mission de proférer souvent étaient portés par ce mélange de doute et de ferveur qui hanta sa vie.